Syndicalisme au féminin

Three anecdotes on the unionization of women.
Three anecdotes that underline both the need for unions in Canada
to be more sensitive to the needs of the members and the particular talents of women
within the total context of the workers' struggle.

Un récent numéro des *Cahiers de la femme*, volume II, numéro 2, 1980, publiait une analyse de Mona-Josée Gagnon sur le sujet qui nous occupe et y rendait compte des diverses attitudes des centrales syndicales envers leurs adhérentes.

Notre sujet permet mille approches, y compris de nombreuses statistiques qui nous montrent que les syndiqués, hommes ou femmes, sont encore en minorité sur le marché du travail, que les femmes se retrouvent souvent dans les emplois les moins bien payés, que l'écart subsiste (et même s'élargit) entre les salaires payés aux hommes et ceux payés aux femmes pour des fonctions comparables, sinon identiques.

Statistiques Canada nous dit que 31 pour cent de toute la main-d'oeuvre canadienne est syndiquée. (À noter que ce pourcentage est plus élevé au Canada qu'aux États-Unis). Par contre, les 800,000 femmes syndiquées au Canada représentent 42 pour cent de tous les effectifs syndicaux. On sait aussi que le nombre de femmes sur le marché du travail va croissant. Elles sont maintenant 4,6 millions. Un rapport de la Banque de Montréal publié dans le Globe & Mail de Toronto, le 10 avril dernier, indiquait que le pourcentage de femmes dans la main-d'oeuvre allait augmenter au cours des années 80. Il est passé de 31 à 40 pour cent au cours des années 70. Il pourrait être de 45 pour cent en 1990 et près de 50 pour cent en l'an 2000. Les poètes, eux, n'ont pas besoin de statistiques pour savoir que la moitié du monde est une femme.

À l'heure actuelle, 18 pour cent de cette main-d'oeuvre féminine est syndiquée, ce qui veut dire que les femmes syndiquées comptent pour 7,5 pour cent de la main-d'oeuvre globale.

Pour moi, ces statistiques soulignent le besoin urgent de renouveler le syndicalisme canadien qui se préoccupe beaucoup trop de ce qui est rentable plutôt que de ce qui est socialement nécessaire. Pour beaucoup, le syndicalisme est devenu 'une affaire', je dirais presque 'comme les autres', alors qu'il est, par son essence même, une forme de lutte sociale entre deux groupes de notre civilisation dont les intérêts sont nécessairement opposés. Mais ceci est une autre histoire. . .

Beaucoup de ce que l'on dit sur les femmes et le syndicalisme tend à perpétuer des mythes. Par exemple, que les femmes 'ne sont pas faites' pour l'action syndicale, à quelques nobles exceptions près; ou encore que la domination masculine du milieu ne laisse guère de place aux 'consoeurs'.

Ces concepts sont trop simplistes et je voudrais vous dire un peu ce qui m'a convaincue, très tôt dans ma vie de femme, de travailleuse, d'épouse et de mère, qu'il n'y a guère de différence entre les hommes et les femmes, face aux problèmes syndicaux.

Nous sommes, tous et toutes, victimes des mêmes préjugés, que les mêmes intérêts nous inculquent avec les mêmes desseins en tête. Nous sommes prisonniers des mêmes mythes culturels. Mais nous avons aussi les mêmes réactions devant l'injustice et l'insécurité. Évidemment, nous nous exprimons en tant que femmes. Mais il n'y a que les modes d'expression qui soient différents. L'indignation, la résolution, la solidarité, le besoin d'agir sont les mêmes, et ce sont là les dénominateurs communs de tout ce qui a trait à l'action syndicale. Voyez vous-même:

Premier tableau

Figurez-vous une immense usine, 6 000 ouvriers et ouvrières, de hautes verrières enfumées. On gèle en hiver (planchers de ciment), on étouffe en été (l'air ne circule pas). La journée de travail est de 11 heures et il y a 50 minutes pour le repas du midi ou celui de minuit, selon qu'on travaille de nuit ou de jour. On change d'équipe tous les 15 jours. Nous sommes en 1941. On fabrique des cartouches dans une vieille bâtisse, à Verdun. Il n'y a pas de syndicat. Il n'y a pas tellement d'organisation de la part de la direction non plus! On fonctionne sur la base du 'cost-plus', c'est-à-dire que l'entreprise est assurée de faire ses frais, 'plus' un profit. Les ouvriers? Ceux qui restent après l'appel plus ou moins volontaire aux armées. Les ouvrières ? Nouvellement arrivées d'un peu partout dans la province. Elles sont timides, souvent inquiètes, elles ont le mal du pays. Elles ne parlent pas l'anglais, qui est, dès qu'on dépasse le contre-maître, la langue de travail. Elles sont bien appliquées et habiles. Elles sont sages et soumises. . . enfin, soumises, vous allez bien voir.

Moi, je fais partie d'un comité d'organisation syndicale en temps de guerre qui s'occupe surtout d'établir une structure syndicale dans les grandes usines qui s'ouvrent un peu partout et de transférer ensuite ces structures aux syndicats dits 'internationaux', mais tout simplement américains, ayant juridiction dans l'industrie en question. La plupart du temps, il s'agit de syndicats de métiers, machinistes, électriciens, métallurgistes, etc.

Les organisateurs du comité m'ont bien avertie, en ce qui concerne mes compagnes de travail, de ne pas les effaroucher. 'Elles sortent de leur village. . .' Moi, j'ai aussi été élevée dans un de ces villages-là. Mes compagnons d'enfance étaient les enfants des cultivateurs de l'endroit avec qui j'allais chercher les vaches, faire les foins, ou tendre des collets aux lièvres en hiver. Pourquoi donc serais-je moins ouverte avec ces jeunes filles que je ne l'étais

Danielle S. Dionne

Ulli Steltzer, from Women See Woman

avec mes copains et copines d'autrefois? Mais, il faut bien se fier au jugement et à l'expérience des aînés. J'ai vingt ans, ils sont du métier, ils doivent en savoir plus long que moi. Je me borne donc au minimum, en ce qui concerne le syndicat. On signe nos cartes quand vient le temps, mais ça ne va guère plus loin. Je ne fais pas ce qu'il est maintenant convenu d'appeler du "militantisme" auprès de mes compagnes de travail.

Je travaille sur un petit tour semi-automatique qui fore, alèse, taille, perce et sectionne une longue tige d'acier pour en faire des outils de précision destinés aux presses à emboutir où seront formées les douilles de cartouches. Les files de machines s'allongent en rangs bien ordonnés sous la lumière grise des verrières sales. Sur ces machines-là, on travaille debout. Il y a aussi des rangées de polisseuses, où on travaille assise, et où les outils usinés sur les tours sont polis, avant d'être trempés pour obtenir le fini et la résistance nécessaires à l'emboutissage des feuilles de cuivre. Tout ça, malgré le bruit, l'odeur âcre de l'huile et du métal chauffés, vous a un petit air calme et sévère, un peu 'couvent', sans doute à cause de ces rangées de femmes en uniformes bleus, les cheveux emprisonnés dans un fichu (car une machine a vite fait de vous scalper), assises ou debout, attentives, penchées sur leur ouvrage.

On s'aimait bien, toutes. On avait des problèmes communs. Surtout la fatigue, les interminables nuits pour celles qui s'habituaient mal à dormir le jour, ou dont l'environnement ne favorisait pas le repos pendant les heures normales d'activité. Ennui, mal du pays, difficulté de se faire comprendre dans une langue inconnue. Mais, entre nous, on se comprenait bien. Je faisais parfois la correspondance de celles (quand même rares) qui ne savaient pas, ou plutôt qui n'osaient pas se risquer à rédiger une lettre. On parlait 'du village'. On parlait aussi du travail, des machines mal réglées. Là, j'étais utile parce que j'aimais bricoler et je réussissais bien. Plutôt que d'appeler le contre-maître, toujours bougonnant, j'allais dépanner l'une ou l'autre, ou l'aider à comprendre un nouveau 'bleu', dessin industriel détaillé d'un nouvel outil à tourner, au dix-millième de pouce près. Bref, on s'aimait bien. Mais je ne parlais pas syndicalisme, sauf pour souligner l'indifférence de la direction envers les conditions de travail de son personnel.

Puis, vint le jour où le comité syndical commença les négociations pour la première convention collective.

J'étais secrétaire du comité syndical, composé surtout d'hommes de métier, d'un certain âge, généralement unilingues, soit anglais, soit français. Je prenais des notes et je servais d'interprête.

Mais, au moment qui nous occupe, je suis toujours devant mon tour, à vérifier au micromètre la précision de mon travail. Et voilà qu'un représentant du 'grand bureau' s'amène à l'atelier. Un de ces hommes en complet clair qui ne quittent jamais la tiédeur fade de leurs sièges rembourrés, là-bas, dans l'édifice à l'entrée de la cour de l'usine. Un de ces hommes qu'on ne voit qu'exceptionnellement dans les ateliers de production.

Il va parler au chef d'équipe, dans sa petite oasis vitrée, au milieu de l'aire de travail. De cette sorte de guérite on observe tout ce qui se passe, mais on est aussi à la vue de tout le monde, et chaque visite insolite éveille nos conjectures. . .

Le chef d'équipe parle avec son auguste visiteur, puis se dirige vers notre contre-maître et tous deux viennent me cueillir à ma machine pour me prier de rejoindre le représentant du personnel et de le suivre au comité de négociations. Evidemment, tout cela se fait sous le regard attentif d'une centaine ou plus d'ouvrières qui n'ont pas levé le nez de dessus l'ouvrage mais qui n'ont pas pour autant manqué un seul détail du scénario.

On me voit enlever mon gros tablier bleu, ranger mon précieux micromètre dans un mouchoir propre d'abord puis dans ma boîte à outils. Le contre-maître pousse le bouton et coupe le courant sur ma machine. Un tout petit peu moins de bruit, ça ne s'entend même pas, mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? C'est la fille du syndicat et voilà qu'elle s'en va avec l'homme de la direction? L'atelier continue son vacarme sourd et régulier. 'Faites-vous en pas, les petites filles, dira en grommelant le contre-maître à une plus audacieuse qui posera une question, ça n'vous r'garde pas. . .' Et de cracher majestueusement un jus de chique noir et abondant dont il arrose copieusement les alentours de nos machines. (J'en ai encore le coeur qui lève rien qu'à y penser).

Ça n'empêche pas qu'on avait à peine commencé à mettre sur le tapis les premières formalités des négociations, à peine échangé quelques phrases d'usage et présenté les personnes qui ne se connaissaient pas encore, que le directeur du personnel est appelé discrètement, mais instamment, à quitter la salle. Il revient peu après, renfrogné et inquiet. Puis-je, s'il-vous-plait, retourner à mon atelier et remettre 'mes filles' au travail. . . Elles ont cru que j'étais congédiée et elles ont toutes, mais toutes, d'un commun accord, cessé le travail. 'Une grève sur le tas, ni plus ni moins. . . Franchement, vous allez au devant des choses, non?' Le contre-maître a beau parlementer et chacher sa chique, rien n'y fait. La partie patronale est stupéfaite. Beaucoup plus que je ne l'avais compris alors. Serait-ce une tactique d'intimidation de la part du syndicat?

Comment leur dire que je n'y suis pour rien? Moi aussi je suis stupéfaite et inquiète pour 'mes filles' parce que 'le

Hélène Gaillet, from Women See Woman

bonhomme' pouvait être très mal embouché et j'avais peur qu'elles ne se fassent dire des bétises. Je me hâtais donc de retourner à l'atelier, vers ce vacarme familier. . . Mais c'était tout autre chose qui m'attendait.

Je n'oublierai jamais de ma vie le spectacle de ces longues rangées de pensionnaires sagement assises devant leurs machines, muettes comme elles, et ce silence, Dieu! ce silence. . .

Je vais vite d'une rangée à l'autre, aux premières qui sont là, immobiles, avec de grands yeux anxieux. Faites passer le mot, tout va bien, on négocie 'le contrat', je ne suis pas congédiée, je leur sers de secrétaire. . . Vous êtes bien braves, mais ce n'est pas nécessaire, pas encore. . . J'expliquerai tout plus tard. . . Alors, ce sont des sourires, des rires étouffés, des signes de tête entendus. . . 'Le bonhomme' se promène de long en large avec des mots du genre 'finies les folies'. Et le grondement des machines reprend. C'est comme un coeur qui se remet à battre. Rien n'est si impressionnant que le silence d'une usine quand ses machines ne fonctionnent plus.

Plus tard, on a pu causer. Les filles m'ont dit: 'Tu comprends, nous on pensait que tu voulais pas parler du syndicat parce que tu nous 'trustais' pas; toi, tu travaillais avec les gars de la machine shop, on le sait, mais nous autres aussi, on a besoin du syndicat. Alors, quand ils sont venus te chercher, au grand bureau, on a eu peur, et on a pensé qu'il fallait faire quelque chose. . .'

Et qui aurait fait mieux, hein? Hommes ou femmes? Avec ou sans expérience? Apprentis ou gens de métier?

Dès ce jour lointain j'ai compris deux choses qui m'ont guidée toute ma vie. La première, c'est de faire confiance aux gens qui travaillent et qui sont les premiers concernés. La deuxième, c'est de se méfier des soi-disant "spécialistes", hommes ou femmes, surtout s'ils ne sont pas issus du milieu où s'exerce leur 'spécialité'!

Deuxième tableau

Je vous fais sauter six années de réunions de comités d'organisation, de grèves plus ou moins ouvertes, de conflits plus ou moins larvés, de victoires et de déboires plus ou moins marquants et je vous amène à Valleyfield, à l'été 1946. La guerre est finie. Celle des vieux continents, s'entend. Ici, continue la lutte tenace, sourde, parfois ouverte et parfois clandestine, qui aboutira éventuellement à la création d'un mouvement syndical légalement reconnu, sinon généralement accepté, pas toujours nécessairement efficace, mais définitivement établi. Il est encore désuni et relativement faible, mais il vit et il grandit.

La bataille contre la Dominion Textile a déjà été racontée. Je n'entrerai pas dans les détails. Les femmes y ont joué fort bien leur rôle. Ce que je veux rappeler ici, c'est un incident que raconte Madeleine Parent, incident qui n'était pas le fait de directives syndicales prévues et bien orchestrées, mais dont la portée n'est pas négligeable.

Il y a eu, à Valleyfield, bataille rangée avec les "scabs" (briseurs de grève). Pavés et gaz lacrymogènes ont volé de part et d'autre. Il y a eu surtout une incroyable scène de victoire populaire où, pour la première fois dans l'histoire du Québec, la police provinciale a fermé un moulin de coton en disant qu'il ne rouvrirait qu'une fois la grève réglée, et où les policiers ont quitté la ville laissant le syndicat maître de la place. Mais les chefs ont été bien vite poursuivis et arrêtés et empêchés de revenir dans la ville. Cependant, il fallait bien tenir un vote d'accréditation, même si la majorité syndicale s'était clairement exprimée au cours des combats. Et il était bien possible encore que toutes les manoeuvres officielles accompagnant le vote n'arrivent à frustrer les gens du moulin de cette reconnaissance syndicale qu'ils attendaient depuis si longtemps. . .

Madeleine Parent, qui était, avec Kent Rowley, l'âme dirigeante du syndicat en question, parvint à rentrer à Valleyfield dans la soirée précédant le vote. Elle demanda au représentant du gouvernement (alors celui de Maurice Duplessis) de revoir avec elle les dispositions prises pour le lendemain. Elle l'attendait dans le hall vitré de l'hôtel qui donne sur la grand place. Le digne fonctionnaire s'est efforcé d'alléguer l'heure tardive, le fait que les modalités étaient déjà prises, mais il a fini pas s'amener devant l'insistance irréductible de Madeleine Parent et il l'a rejointe dans le hall, prêt à refuser toute modification propre à assurer que le choix des travailleurs ne serait pas trahi. Et alors, voilà que sur la place, dans la tièdeur calme du soir d'été, arrivent tout gaiment et comme par hasard, des centaines de femmes qui marchent toutes ensemble et qui chantent des chansons syndicales et qui restent là, à sérénader les négociateurs, jusqu'à ce que tout soit réglé à la satisfaction du syndicat et que Madeleine Parent sorte les remercier de leur joli "concert".

Encore une fois, qui aurait fait mieux? Quel savant stratège publicitaire ou politique aurait fait mieux que ces ménagères, ces mères de familles, ces ouvrières du moulin de coton, soeurs aînées de "mes filles" de la cartoucherie?

(Si vous ne le saviez pas déjà, ce vote syndical fut gagné, et une convention collective dûment signée.)

Troisième tableau

Et le syndicalisme d'aujourd'hui? me direz-vous. . . Sortez-nous un peu de votre Moyen Age. En bien! oui, il y a progrès, certes. Nous sommes, tous et toutes, dans l'âge industriel et les conditions de travail ont été améliorées, encore que, relativement parlant. . . Mais ce sera pour une autre fois.

Pamela Harris, from Women See Woman

J'ai une dernière image à vous livrer qui ne remonte qu'à deux hivers.

Chez la femme, plus peut-être que chez l'homme, le besoin de conserver la dignité au travail est très important. Cette dignité qu'on lui reconnaît si difficilement, si rarement, si parcimonieusement dans la société qui est la nôtre, et celà depuis tant de millénaires.

Ma troisième image est donc celle de la dignité. C'est celle de deux cents ouvrières d'une bonneterie torontoise. Elles sont toutes plus ou moins nouvellement arrivées au Canada, venant surtout du Portugal ou d'Italie. Des femmes inquiètes de leur statut social, incertaines quant à ce qu'elles comprennent ou font comprendre, car la langue du pays est encore pleine de mystères pour elles. Des femmes venant de longue tradition de domination masculine. Elles se sont cependant syndiquées. Elles ont déjà négocié et obtenu des améliorations de salaires et de conditions. Elles traitent elles-mêmes avec le patron car elles appartiennent à un syndicat canadien affilié à la Confédération des Syndicats Canadiens dont le principe fondamental est de respecter et de promouvoir l'action des syndiqués de la base. Mais elles ont également affaire à un patron qui aimerait bien les remettre à sa main. A-t-on idée de devoir céder à des femmes? Etrangères, par-dessus le marché!

Il imagine de faire surveiller ses ouvrières en installant dans les ateliers des caméras de télévision en circuit fermé qui lui permettent de tout voir sur des écrans, dans son bureau (tout comme dans "Modern Times" de Charley Chaplin). Et, comme de raison, pour s'assurer que les absences, au cours de la journée ne sont pas exagérées, il y a une caméra juste en face de la salle de toilette des dames. . . Pourquoi pas, après tout? Il a bien le droit de savoir si on lui vole du temps qu'il paye à tarif syndical, pas vrai?

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase! Les femmes sont indignées. La direction du syndicat a beau expliquer bien clairement qu'il ne sera pas facile de gagner une grève. Qu'on n'est pas nombreuses. Que le syndicat n'est pas riche. Qu'il y aura beaucoup d'opposition. . . La résolution des travailleuses est prise. On ne travaillera pas avec ces salaires-là et sous la surveillance de caméras par-dessus le marché!

La grève dura deux mois. Deux mois d'hiver aux journées et aux nuits glaciales où les équipes de piquets se relayaient, appuyées parfois par les maris et les frères, syndiqués eux aussi, à la même centrale. Mais il y avait des gens qui disaient: 'Laissez tomber l'histoire des caméras. . .Après tout, est-ce que ça compte? On peut bien régler pour une augmentation de salaire dont on a tellement besoin, avec le coût de la vie ce qu'il est et tant de nos hommes en chômage. . .'

Est-ce que ça compte, la dignité? 'La fierté d'un coeur qui pour obtenir le respect des autres commence par se respecter lui-même,' disait Musset. Mais Musset n'a rien à faire ici. Cependant, il y a eu beaucoup de féministes avant la lettre, et pas toujours des femmes, qui ont su reconnaître quel immense facteur de conscience de l'humanité la femme a été, au cours des siècles.

En bien! cette grève a été gagnée. Elle a évoqué un appui considérable dans les milieux politiques et ouvriers de la Ville Reine. Elle a reçu l'appui de femmes occupant des postes importants. Elle a même donné naissance, chez les piqueteuses, à des chants du cru d'une excellente venue, et, pour couronner la victoire, à une pièce improvisée par un dramaturge de renom. Ces deux cents ouvrières néo-canadiennes d'une petite manufacture de textile ont obtenu de signer un contrat avec des augmentations de salaires et autres améliorations demandées. . . et la question des caméras contestées a été portée en arbitrage!

Et l'arbitre a donné raison à ces femmes, au nom de la dignité de la personne! Elles ont ainsi créé un important précédent pour tout le mouvement ouvrier canadien, pour tous les groupes de défense des droits de la personne. Certes, on peut dire aussi bravo pour l'arbitre, qui est un homme, et j'ai presqu'envie d'y mettre la majuscule, pour souligner qu'il s'agit-là du genre humain.

Mais mon propos est ici de faire connaître l'action de ces femmes comme exemple du mouvement syndical actuel, pour démontrer que nous avons tous les mêmes besoins et les mêmes aspirations et que nous aurions sans doute avantage à mieux comprendre ce qui nous distingue et qui nous rapproche à la fois, afin de mieux nous en servir au besoin.

Les syndicats, la société, la direction des entreprises ont-ils suffisamment conscience de l'importance du facteur dignité du travail? Je ne le pense pas. C'est pourtant une motivation très profonde et qui, si elle était bien comprise, ajouterait à la productivité de la société et à la promotion des travailleurs.

Bref, je dirai pour résumer que la femme, syndicaliste ou pas, a une profonde conscience des réalités et de la dignité humaine. Elle a conscience des droits qu'elle devrait avoir et qui sont essentiellement les droits fondamentaux de la personne.

L'important, là comme ailleurs, serait que les organisateurs et les organisatrices se mettent davantage à l'écoute de la base et permettent que cet immense potentiel de force syndicale se manifeste selon son génie propre.

La femme travailleuse, où qu'elle se trouve, sait admirablement manier ces outils essentiels du mouvement ouvrier que sont la solidarité et l'action. Et ce sont d'ailleurs deux mots bien féminins.